

Sommaire et éditorial



Cahier n° 15-16 : *Victor Hugo 1802 - 2002*

Introduction:

- Le "non" qui conduit à l'exil - Jean-François Kahn
- Hugo, ou le chemin de la conviction - Elio Di Rupo
- Notre Hugo - Serge Hustache
- Hugo, l'autre Panthéon - Paul Schillings

LE DOSSIER:

- HUGO CHEZ NOUS
 - Un visiteur encombrant
Jean-Pol Baras
 - Victor Hugo à la place des Barricades
Jean-Marc Hovasse
 - Hugo, de Brouckère et Fontainas, des relations exemplaires
Freddy Thielemans
 - Victor Hugo et Le bon usage
André Goosse
 - Hugo et le Romantisme belge : une longue incubation...
Marc Quaghebeur - Ali Serghini
- HUGO TEL QU'EN LUI-MÊME
 - La vie du géant "Victor Hugo"
André Besson - Lyse Grais
 - Naissance, vie et mort d'un républicain
Michel Winock - Ali Serghini
 - Hugo et les poètes-ouvriers: comprendre le peuple
Michel Ragon - Ali Serghini
 - Rupture et continuité: 1848 dans l'œuvre de Victor Hugo
Myriam Roman
 - Hugo, un combattant fondamental
Raymond Trousson - Paul Schillings
 - Victor Hugo et son Dieu "point charnel et point officiel"
Claude Javeau
 - Hugo, dessinateur en liberté
Danielle Molinari - Paul Schillings
- HUGO, L'EUROPÉEN
 - Victor Hugo et l'Europe française, allemande et italienne
Franck Laurent
 - De l'humain dans tout
Olga Zrihen - Paul Schillings
 - L'Europe de Victor Hugo du gothique au géopolitique
Nicole Savy
- HUGO ET LES DROITS DE L'HOMME
 - Les droits de l'homme, l'esclave et le misérable selon Victor Hugo
Jean-Claude Fizaine
 - Hugo et les chemins de la fraternité universelle
Pierre Legros - Ali Serghini
 - Réflexions éparées autour de l'exil, de la parole, de Victor Hugo et d'une époque agitée
Yves Caelen
 - La république universelle, paroles et actes de V. Hugo
Guy Rosa
 - Garantir la parole aux exilés
Dan Van Raemdonck - Paul Schillings

- La parole des faibles
Ludmilla Wurtz
- HUGO ET SES PRÉSENTATIONS
 - Victor Hugo, voyageur d'Europe
Luc Dellisse
 - Faire aimer "Notre Dame de Paris"
Eric De Staercke - Paul Schillings
 - Les Misérables, adaptation théâtrale pour un seul acteur
Eric Eychenne
 - La rédemption morale ou la conscience collective?
Jean Louvet - Paul Schillings
 - Hugo et Brassens: le luth et la guitare
André Tillieu
 - Hugo et la chair des mots
Bernard Tirtiaux et Pascale Hers - Paul Schillings
- TOUS COMPTES FAITS, HUGO
 - Messieurs les Ministres de l'Intérieur, relisez Victor Hugo!
Jean Cornil
 - Un rêveur lucide et tonifiant
Yves Caldor
 - Demandez le programme
Jean-Pierre Dopagne
 - Le souci constant du public, ou la redécouverte des écrits mineurs
Emile Lansman

Actualités de l'Éducation Permanente

"Du côté des organisations"

Le "non" qui conduit à l'exil

Le " non " de Victor Hugo à l'Empire - cette indiscutable, prégante et épaisse réalité - fut pour l'essentiel du même ordre que celui de de Gaulle à la défaite. Le contraire du " non " de Danton à ceux qui le pressaient de choisir l'exil, parce que, s'exclamait-il, " on n'emène pas sa patrie à la semelle de ses souliers ". Hugo, lui, comme plus tard de Gaulle, ne doute pas un seul instant qu'il en soit capable : en s'installant à Guernesey, il y installera en même temps la République et cette part de la patrie qui, pour échapper au viol, devient, grâce à lui, universelle.

Il y a d'un côté l'Empire, et de l'autre Hugo à Guernesey, une île battue par l'océan. Choix génial d'un propagandiste visionnaire. Ce que le poète suggère, de la sorte, c'est que la partie est égale : empire contre empire, puissance contre puissance... Contraste hugolien. Dix millions de " oui " contre un seul " non " : le match est jouable. Ici, une armée, une police, une administration, une Eglise. Là, un homme. Un poète et sa famille. Le rapport de force est équilibré. La proscription grandit l'écrivain. *Les Châtiments* rapetissent Napoléon III. Le premier peut échapper à la police du second, mais pas le second aux alexandrins du premier. Qui rayonne le plus de Napoléon-le-Petit depuis Paris ou de Hugo-le-Grand depuis Guernesey ? L'un règne sur les corps, l'autre sur les esprits. Celui-ci subjugué la France, celui-là fascine le monde.

L'auteur des *Misérables* ne contrôle aucun appareil d'État, il constitue à lui tout seul un contre-appareil d'Etat. Il est à la fois sa propre armée, sa propre administration, son propre ministère de la Culture, de la Propagande et des Affaires étrangères, Quand Badinguet s'enlise au Mexique, il correspond, lui, avec Abraham Lincoln, mobilise l'opinion universelle contre les confédérés esclavagistes, exalte la résistance grecque, vole au secours des insurgés bulgares ou serbes, fustige l'action assassine des Turcs en Bosnie, stigmatise les pillages coloniaux, se solidarise avec les patriotes de Benito Juarez, exige la liberté de la Pologne, tend la main aux démocrates hongrois, cloue au pilori le bourreau de toutes les Russies, démasque le mauvais pontife romain, cautionne la guerre d'indépendance italienne. Pour des millions d'hommes et de femmes qui, sur

tous les continents, luttent contre une oppression, il est l'homme qui dit " non ".

" Et s'il n'en reste qu'un... " L'autoproscription durera vingt ans et, pendant vingt ans, un seul " non " réitéré, réaffirmé, légitimera les milliers de " oui " - " oui " à la République, " oui " à la démocratie, " oui " à la liberté, " oui " à l'émancipation - qu'il jette à tous les vents de la planète.

Une posture ? Sans doute, mais qu'il a métamorphosée en action.

Hugo, combien de bataillons ? Innombrables. Comme si un nouveau révolté surgissait au bout de chaque rime. Le Second Empire n'y résistera pas. Ce n'est pas Hugo qui l'a renversé. Mais c'est lui qui l'a définitivement arraché à sa propre mythologie, anéanti dans les mémoires, expulsé de la légende.

Et cependant, il revenait de loin. Comme de Gaule, il n'avait nullement été programmé pour devenir un rebelle. Et de même que le Général avait été, entre 1914 et 1918, à mille lieues d'excuser et même de comprendre la moindre mutinerie ou insurrection morale contre cette boucherie, de même le jeune Victor avait-il passé une partie de sa jeunesse à l'ombre d'un autre général, son père, employé à écraser dans le sang l'insurrection du peuple espagnol. Après quoi, pour mieux donner libre cours à ses ébats de jeune prodige lâché dans le champ de la modernité, il s'appliquera à dire " oui " à tout : " oui " à Louis XVIII, " oui " à Charles X, qui le pensionnera en échange de quelques odes, " oui " à Louis-Philippe, dont il fut presque un affidé et qui le fera nommer à la Chambre des pairs, " oui " à l'éphémère régence, " oui " à la droite antirépublicaine dont il fut député, " oui " à la république bourgeoise, " oui " à Louis Napoléon Bonaparte.

Qui aurait pu soupçonner que cet homme-là allait clamer à la face du monde l'un des plus tonitruants, des plus gigantesques " non " de l'histoire, dont l'écho s'étirerait sur deux décennies ?

Pourtant il avait tout. Déjà. La fortune, le succès et la gloire. Il était reçu par le roi au palais des Tuileries, siégeait à la Chambre des pairs, trônait à l'Académie française, accumulait les chartes honorifiques et les marques de reconnaissance, vivait des rentes que lui procurait l'incessante reprise de ses pièces - *Hernani*, *Le roi s'amuse*, *Ruy Blas*, *Lucrèce Borgia* - dont le rayonnement européen était tel que la plupart des grands musiciens du temps s'en étaient déjà emparés pour en faire des opéras. Victor Hugo, en janvier 1848, s'apparentait à une manière de bouddha notabilisé, confit dans le conformisme et l'autosatisfaction, qui, entre femme et maîtresses, représentations et mondanités, menait une vie à la fois de patachon et de coq en pâte.

La révolution de février 1848 le prend par surprise. Il ne la comprend pas. Loin de se rallier à la république, il milite pour la régence. Ronchon à l'égard de la démocratie naissante, il s'avoue épouvanté par la montée du mouvement social. Il se présente aux élections sur les listes de la droite conservatrice. Entre deux niaiseries bien-pensantes, il se comporte en bon petit soldat du parti de l'ordre. À l'Assemblée, il parle peu et vote bien. Il stigmatise le communisme, dénonce le terrorisme rouge, se déchaîne contre les Ateliers nationaux, prend la défense de l'épargne et en appelle au sursaut des honnêtes gens. En juin 1848, il paie de sa personne pour sommer les ouvriers insurgés de déposer les armes. Il justifie la répression, mais réprovoque les excès de la vengeance. En décembre de la même année, il fait activement campagne en faveur de l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République. Comme, dans la foulée, la droite monarchiste remporte haut la main les élections législatives et qu'il en est, il se retrouve de nouveau du côté du manche.

Or, dans le programme de l' " union libérale ", dont Hugo est l'un des cinq cents élus - face à cent soixante-quinze républicains modérés et cent quatre-vingts républicains de gauche ou d'extrême gauche -, il est prévu que des mesures devront être prises pour " soulager la misère ". Le 9 juin 1849, l'auteur comblé de *Notre-Dame de Paris*, pour qui on ne saurait vaincre le socialisme que par l'assistance et la générosité, prend la parole à l'Assemblée pour suggérer que de telles bonnes intentions ne soient pas jetées aux oubliettes. Il fait rire. Se risque-t-il, naïvement, à affirmer que, s'il est sans doute impossible d'abolir la pauvreté, " il est possible de détruire la misère ", que ces trois mots déclenchent aussitôt un ouragan de quolibets. On lui fait comprendre que certaines professions de foi ne sont pas à prendre au pied de la lettre. Le choc est brutal. Se serait-il trompé de camp ?

Quatre mois plus tard, le 19 octobre, convaincu d'exprimer les intentions profondes du président de la République - le futur Napoléon III- et d'autant plus que ce dernier le lui avait fait croire, Hugo s'insurge contre l'action du corps expéditionnaire que la France a envoyé à Rome pour rétablir l'absolutisme temporel du pape Pie IX, mis à mal par une insurrection républicaine - dont Garibaldi

était l'un des animateurs. La droite explose. Les bonapartistes le lâchent. On veut le faire taire. Il résiste, hausse le ton, s'arc-boute à la tribune et suscite soudain les acclamations de la gauche, dont Montalembert dira qu'elles constituent son châtiement !

Il expliquera plus tard, en se mettant en scène à la troisième personne : " Une morte était à terre, on criait : "C'est la République ! ", il alla à la morte et reconnut que c'était la liberté. Alors il alla vers ce cadavre et l'épousa. Il vit devant lui la chute, la défaite, la ruine, l'affront, la proscription, et il dit : " C'est bien " .

C'était grandiloquent, mais c'était vrai. De ce jour, il fut de tous les combats et il exacerba toutes les haines. Il avait boudé la République victorieuse, il la rallia vaincue. Quand le comte de Falloux en vit à proposer une loi d'étranglement de la laïcité, il se jeta avec fureur dans la bataille. Face aux rugissements du parti clérical, il fut immense. Il était célèbre, il devint populaire. La liberté de la presse opprimée, le suffrage universel piétiné, la Constitution violée trouvèrent en lui si ardent défenseur que rien ne lui fut épargné, même pas l'incarcération de ses deux fils et de ses principaux collaborateurs, la saisie puis l'interdiction de son journal, les procès à répétition, pour tenter d'étouffer cette voix gigantesque sous l'opprobre, le mépris et la calomnie.

En juillet 1851, sous les hurlements, il stigmatise d'avance le coup d'Etat. Il aura lieu en effet le 2 décembre. Paris est livré à la soldatesque. Plus de Parlement, plus de presse libre, plus de droit de réunion. D'abord la dictature militaire, ensuite l'Empire. Hugo prêche la résistance, il paie de sa personne. Il va aux barricades, du côté cette fois des insurgés. Ils sont trop peu. Il appelle aux armes, il brave la fusillade. Sa tête est mise à prix. Il entre dans la clandestinité. Juliette Drouet, extraordinaire de courage et d'abnégation, lui sauve la vie. Elle le cache et l'aide à gagner la Belgique. D'où il sera expulsé. L'exil commence. Mais aussi un combat sans merci, sans trêve, sans répit, impitoyable, pour la liberté et le droit. Vingt ans et jamais la moindre faiblesse, le moindre fléchissement, le moindre désespoir. Hugo reprend la plume, elle lui sera une arme. À lui seul désormais, il sera parti, armée, peuple, Parlement, opinion publique. Face à la dictature, il symbolisera l'oeil de la conscience. Contre ses écrits, contre ses idées, contre sa parole, il faudra entretenir, mobiliser un appareil policier plus considérable que celui que la monarchie avait opposé dans le passé à la subversion républicaine.

Et les livres s'ajouteront aux livres, les romans aux romans, les poèmes aux poèmes, les essais aux essais, comme autant de régiments, de divisions, de commandos qui viendront prendre part aux combats épiques, formidables, héroïques, pour la démocratie et le progrès. Pierre par pierre, un édifice immense, inouï, considérable, se constituera sur les ruines de toutes les illusions mortes.

À l'œuvre, terminée quasiment en 1844, viendra s'en ajouter une autre, cent fois plus forte, plus profonde, plus considérable, plus grandiose. Lorsque, en 1885, s'éteindra Victor Hugo, les contemporains effarés découvriront que cet homme, à lui tout seul, défiant l'espace et le temps, était à la fois un monde et un siècle.

Ce monde, on commence aujourd'hui à l'explorer.

Ce siècle, on commence aujourd'hui à le comprendre.

Cet homme, on commence aujourd'hui à le découvrir.

Parce que le " non " qui fut son chef-d'oeuvre, non pas seulement le " non " au coup d'Etat, à la dictature, mais également ce " non " au confort qu'eût représenté la proposition qui lui fut faite de devenir, s'il rentrait en France, un chantre officiel, accepté, choyé et intégré, ce " non "-là n'a finalement rien perdu de sa verdure subversive.

Au fond, Hugo et de Gaulle eurent en commun d'avoir défié le pire adversaire qui soit : le réel. De s'être eux-mêmes éjectés du présent, pour s'investir tout entiers dans un futur rêvé, dont eux seuls étaient convaincus qu'il était plus réel que le réel.

Jean-François Kahn, journaliste, directeur de Marianne, co-président du Comité belge pour la célébration du bicentenaire.



Hugo, ou le chemin de la conviction

Consacrer un Cahier de l'Éducation permanente à Victor Hugo, voilà bien un étrange choix. Hugo n'est-il pas avant tout un homme de littérature ? un homme de poésie ? un homme de théâtre ? un romancier ? Parlons de culture avec Hugo, cela semble normal. Mais pourquoi d'éducation permanente ?

La réponse se trouve chez Hugo lui-même. Non pas le parlementaire quadragénaire, pas plus que l'exilé superbe de Guernesey ou le sénateur emblématique de la Gauche française du dernier quart du dix-neuvième siècle.

Non, un Hugo encore jeune puisque les lignes qui vont suivre ont été écrites alors que le monstre de la littérature française avait à peine passé les trente ans. C'est dans la préface d'Angelo que Victor Hugo écrit cette phrase : " Chaque fois qu'il croira nécessaire de faire bien voir à tous, dans ses moindres détails, une idée utile, une idée sociale, une idée humaine, l'auteur posera le théâtre dessus comme un verre grossissant. "

Cette logique de la culture au service de la diffusion des idées généreuses, l'écrivain l'élargira même à d'autres moyens d'expression comme le roman et la poésie.

Qui ne dit qu'aujourd'hui il ne serait le premier à continuer ce combat sur les terrains nouveaux que sont le cinéma, la télévision et même Internet ?

Aujourd'hui, Hugo nous est connu par les condensés de ses grandes oeuvres, comme Notre-Dame de Paris ou les Misérables, que nous proposent les sociétés audiovisuelles majeures.

Mais il ne s'agit que d'une écume hugolienne, que de la trame de récits plus ou moins dramatiques ou heureux. Difficile d'y faire passer le souffle révolutionnaire que l'on découvre lorsque l'on relit les documents originaux et que l'on suit Victor Hugo dans ce que Claude Santelli appelle ses fantastiques parenthèses, ses formidables digressions, dans sa passion pour le peuple, dont il évoquera de plus en plus la force indomptable quand il se met en marche.

Victor Hugo ne considérait pas son lecteur comme un simple consommateur de mots comme nous parlerions aujourd'hui de simple consommateur d'images. Son public le lui a bien rendu.

Homme de conviction, il était en plus un progressiste de grande sensibilité. Les malheurs de nombre de ses semblables ne pouvaient le laisser indifférent. Déjà jeune, l'exécution d'un condamné lui fit écrire ce roman kafkaïen avant la lettre : " Le dernier jour d'un condamné ". Nul ne sait ni pourquoi, ni comment cette décision de justice a été rendue. Mais c'est la décision elle-même qui est injuste. Comme en d'autres matières, Hugo ne fut pas un théoricien de l'action politique, on ne lui doit aucune analyse scientifique du fonctionnement de nos systèmes, même économiques. Porté par cette idée que " tout ce qui est qui est profondément juste est toujours en même temps profondément politique ", il prit la tribune parlementaire comme un nouveau canal de communication.

Il voulut dénoncer les choses, qu'il considérait comme humainement inacceptables, en disant qu'elles devaient trouver une solution. Bienheureuse leçon à notre époque où les malheurs d'une grande partie de la population sont considérés comme inéluctable dans notre système d'économie de marché mondialisée.

N'est-ce pas encore lui qui disait le 9 juillet 1949, à la tribune de l'assemblée législative, à propos de l'éradication de la misère : " Tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli ! " ?

Victor Hugo est un homme dont la vie est remplie de contradictions. Elles sont le reflet de celles de son siècle. Mais il est une permanence chez Victor Hugo, celle de croire que l'on n'éduque le peuple qu'en lui parlant sa langue. La démocratisation culturelle, pourrions-nous dire aujourd'hui, a, pour Hugo, besoin de la démocratie culturelle. Dans sa vision artistique, l'un et l'autre doivent se concevoir ensemble. Intéressante approche au moment où nous tentons de définir ensemble le contenu d'un nouveau décret sur l'Éducation permanente.

Elio Di Rupo, Président du Parti socialiste, co-président du Comité belge pour la célébration du bicentenaire.